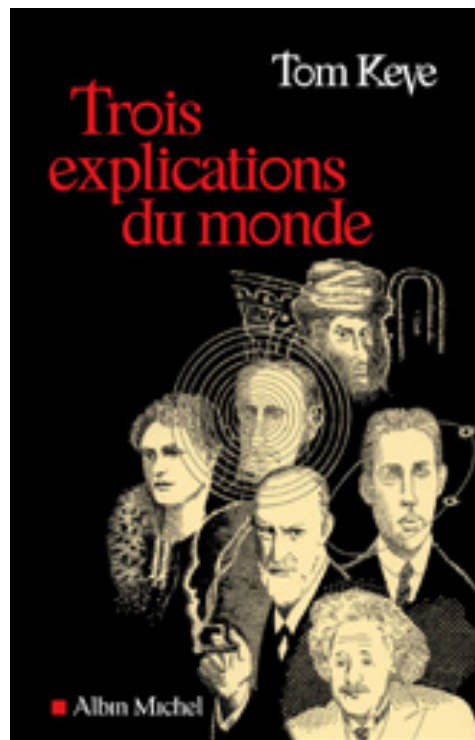


# Trois explications du monde

roman

Tom Keve, traduction Sylvie Taussig, Albin Michel, avril 2010.



Ce roman à la fois historique et analytique commence presque comme les célèbres *Conférences sur la psychanalyse* de Freud. Pour la série de conférences qu'il vient donner à la Clark University, le père de la psychanalyse n'amène rien d'autre que la peste dans ses bagages. Accompagné de Sandor Ferenczi et de Carl Gustav Jung, deux des plus éminentes personnalités – après lui – de la récente conquête psychanalytique, Freud débarque à New York et descend à l'hôtel Manhattan flanqué de ses deux épigones.

Une grande partie de ce roman se construit comme une autobiographie de Ferenczi, doublée d'un volet historique et critique de la *Mitteleuropa* du premier tiers du XXe siècle. Le monde traditionnel de la culture juive, ponctué par les divers enseignements rabbiniques et l'influence de la Kabbale, croise le monde nouveau en gestation, marqué notamment par les découvertes de Freud, mais tout autant par les percées décisives de la science moderne, notamment les travaux de chimie sur la radioactivité, les progrès de la physique quantique et des mathématiques. Aux premières loges de ces *Trois explications du monde*, nous voici donc en présence des grands rabbins et de leurs élèves de l'Est et du Nord européens, en remontant depuis

l'aube du XIXe siècle (entre autres le rabbin de Presbourg connu sous le titre de Chatam Sofer), de psychanalystes célèbres et de leurs patient(e)s (Freud, Jung, Lou Andreas Salomé, et surtout – principal protagoniste du roman – Sandor Ferenczi), d'un cortège de mathématiciens célèbres, de chimistes de renom et de physiciens nobélisés (accessoirement Lord Ernest Rutherford et Einstein, mais principalement Gyuri Hevesi, Niels Bohr et Wolfgang Pauli).

Les trente premières pages donnent le ton : Freud, Jung et Ferenczi se retrouvent à New York autour d'un petit-déjeuner. D'emblée, Ferenczi a en main à la fois le dispositif de l'action et de la narration : c'est lui qui par exemple dispose les chaises de telle sorte « que Jung ait le soleil dans les yeux » (p. 7). C'est lui qui fait le récit et se livre à sa propre introspection en étroite relation avec son horizon professionnel, personnel et filial vis-à-vis de Freud... Tout le roman portera le sceau de la question de cette filiation sous les trois rapports du judaïsme, de la psychanalyse et de la science, croisés de façon problématique par le fondateur de la science de l'inconscient. Pour Freud en effet, la psychanalyse devra conserver le bénéfice d'un statut de pure scientificité afin d'éviter le double écueil d'être prise à la légère comme vision du monde et généralités philosophiques et/ou d'être taxée d'invention juive<sup>1</sup>.

Mais ce roman prend aussi les traits d'un roman d'ouverture et d'éducation, qui introduit aux spécificités de la culture d'un peuple qui vient de sortir du ghetto : « Après tout nous venons juste de quitter le ghetto », dira Freud (p. 239). Le centre vital de ce livre, c'est finalement le combat de David contre Goliath, de l'étude et des sciences contre la superstition et l'obscurantisme, de la pratique et du respect des livres et des idées contre tous les autodafés. Dans les années 1880 à Budapest, le jeune garçon à la bouille ronde et souriante qui s'appelait Sandor Fraenkel avait dû en effet à la fois apprendre un nouveau nom et apprendre à lire. Ce ne sera pas tant grâce aux kyrielles de journaux, revues et livres qui traînaient dans la librairie de son père (Bernàt Fraenkel était libraire et avait décidé de changer son nom en Ferenczi) que le jeune Sandor s'initiera à la lecture, mais plutôt grâce à une affiche publicitaire portant la mention en grandes lettres du nouveau nom de son père, et indiquant toutes sortes d'articles disponibles dans sa librairie (p. 211) : « Il finit de réussir à déchiffrer l'ensemble à cinq ans environ » (p. 212). Dans cette réclame, le mot hongrois *lelkiismeretesen* l'arrêtera tout particulièrement, mot que la traductrice du roman rend par « consciencieusement » et qui, sous une forme ou sous une autre, accompagnera Ferenczi tout le restant de sa vie (p. 213).

Mais *Trois Explications du monde*, c'est aussi l'émouvant récit d'éducation de toute une génération qui se presse à Presbourg, sous la conduite éclairée et quasi miraculeuse du Chatam Sofer : « Quand il arriva à Presbourg, le Chatam Sofer n'était accompagné que d'une poignée de ses élèves. C'étaient de jeunes gens maigres et pâles aux yeux intenses [...] » (p. 170). Après de multiples péripéties qui, depuis 1805, ont conduit le Chatam Sofer à diriger et à sauver la yeshiva de Presbourg menacée moins par les canons de Napoléon que par la montée des juifs réformateurs, nous parcourons, en compagnie du grand rabbin et de son ami Wolf Pappenheim (marchand bienfaiteur de la yeshiva de Presbourg et grand-père de la femme peut-être la plus célèbre de la psychanalyse, Bertha Pappenheim, *alias* Anna O) les rives du Danube, en direction du

cimetière juif de la ville. La conversation des deux hommes roule sur une série de questions difficiles, celles des fondements rationnels ou non de la culpabilité. Le Chatam Sofer suggère à son ami, qui se sent précisément rongé par ce sentiment, d'entamer à ses côtés un voyage initiatique qui pourrait être rédempteur : « Si vous voulez découvrir les racines de ces sentiments, il faut voyager loin et profond. Il y a des moyens. » Son ami Pappenheim se risque à demander au rabbin de lui préciser lesquels ? Et le rabbin de lui répondre : « La prière, la méditation, le jeûne et le rêve. Les moyens de la kabbale » (p. 180). Au-delà même de cette recommandation, la conversation des deux hommes débouche sur la problématique de la rationalité de la réalité du monde ou non, ce qui donne l'occasion au Chatam Sofer de faire une ultime mise au point. Selon lui, « la réalité n'est pas rationnelle » (p. 182).

Une étonnante triade explicative du monde – kabbale, psychanalyse et physique contemporaine – permet de la sorte à ce roman philosophique de rejoindre non seulement les problèmes majeurs de la quête psychanalytique et des profondeurs lointaines de nos motifs et mobiles inconscients, que de recouper les questions les plus aiguës du monde de la recherche de pointe des années 1910-1920. C'est finalement en suivant l'épopée existentielle et scientifique de Gyuri Von Hevesy, jeune chimiste de talent, hongrois comme Ferenczi, et qui écrit une lettre au professeur Ernest Rutherford de Manchester (prix Nobel de chimie en 1908), que nous nous acheminons vers le dénouement de ce livre foisonnant et parfois vertigineux<sup>2</sup>.

Pour compléter le tableau du rôle décisif que jouèrent des personnalités scientifiques de premier plan à cette époque, il faudrait aussi retracer le parcours du jeune mathématicien et physicien Wolfgang Pauli. En plus de côtoyer la théorie de la relativité de Einstein, le jeune savant autrichien s'exercera au cours d'une conférence magistrale de Niels Bohr, à tenir le rôle d'un jeune disciple zélé et pertinent, attentif à la parole du maître. À l'issue de sa conférence, Bohr, abasourdi par l'impertinence d'une des remarques du jeune Pauli, aura recours non sans malice à une réponse en forme d'apologue rabbinique qui, replacée dans le contexte des débats scientifiques de l'époque, pose bien le problème de savoir s'il y a nécessité à ce que le monde ait un ordre et qu'il soit ou non accessible à la pensée humaine. Mais le rôle de Pauli est aussi tout particulièrement important dans le roman du fait qu'il fréquentera assidûment Carl Gustav Jung. De longs échanges auront lieu entre eux grâce auxquels le scientifique finira par trouver en grande partie sa propre voie. C'est du reste en compagnie de Pauli et de son collègue chercheur Coster qu'Hevesy apprendra la nouvelle de l'attribution des Nobel de Einstein et de Bohr : « C'est une nouvelle magnifique [...] je suis ému comme si c'est moi qui avais reçu le prix, s'exclamera Hevesy, les yeux étrangement humides » (p. 351-352).

Ferenczi décédera en 1933 et sera inhumé au cimetière juif de Budapest. L'extrait du journal du matin qui est reproduit dans le roman de Tom Keve (p. 427) laisse supposer que les personnalités de la psychanalyse qui assistent à la cérémonie sont assez nombreuses et importantes, mais que Freud, absent, est représenté par sa fille Anna. La fin du roman de Tom Keve impute l'échec partiel de Ferenczi « à l'obsession de Freud à vouloir faire accepter la psychanalyse comme une science » (*ibid.*). Ainsi ces *Trois explications du monde* en viennent à nous faire découvrir en même temps la

kabbale, la psychanalyse et la mécanique quantique comme un seul et même roman. C'est certainement contestable et scientifiquement faux, littérairement, c'est exaltant !

Après l'Anschluss, Freud rejoindra l'Angleterre. On assiste à quelques-unes des rares visites que sa santé extrêmement affaiblie lui permet encore d'honorer. La dernière est particulièrement émouvante : c'est celle de Fritz Paneth, fils de Josef, un vieil ami de Freud. Le jeune invité a apporté un cadeau à Freud, c'est un morceau de la météorite Jozzashely. Freud en est ému, la soupèse et se demande quel chemin ce morceau de roche interstellaire a bien pu parcourir pour en venir – comme lui – à s'échouer ici, à Hampstead. Le 3 septembre 1939, Freud relit la dédicace que son père avait tracée sur leur bible familiale. Il s'y appelait Schlomo, ce fils très cher, aimé d'un amour éternel. Il est extrêmement ému, mais pas jusqu'aux larmes, « car son combat contre la culpabilité, même s'il ne l'avait pas remporté, Freud l'avait mené et enterré » (p. 491). Ce même jour, l'Angleterre déclarait la guerre à l'Allemagne. Le 21 septembre 1939, Freud reçut à sa demande trois injections de morphine et fut déclaré mort le 23 septembre 1939. Trois jours plus tard, il fut incinéré à Golders Greens. Stephan Zweig prononça son oraison funèbre : « [...] et Moïse mourut. »

Gilles Behnam, pour le *Mag Philo*

Gilles Behnam est professeur de philosophie et rédacteur en chef du *Mag philo*.

---

1 Paradoxalement dans le roman – et les historiens chevronnés de la psychanalyse montreront certainement que c'est purement romanesque et en rien historique – c'est Jung qui, au cours d'une discussion avec son ami et patient Hevesy (voir plus bas), relèvera le mieux cette difficulté de Freud (p. 421). Les historiens montreront certainement qu'en plus de ne correspondre à aucun fait historique, ce serait, même à titre hypothétique, une thèse très contestable.

2 En plus du glossaire des termes techniques, scientifiques ou de langue étrangère – notamment le yiddish, l'hébreu et le hongrois –, le lecteur trouvera une notice des personnages célèbres (parfois plus confidentiels) de ce roman.

**© SCÉRÉN - CNDP. Créé en mai 2010 - Tous droits réservés. Limitation à l'usage non commercial, privé ou scolaire.**